L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Gerdrenx, No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

MERCREDI 28 JANVIER 1885.

BULLETIN ARTISTIQUE.

II

ADELINA PATTI.

Lorsqu'il y a quelques semaines Céline Montaland parut à la Comédie Française dans *Betaille de Dames*, après Mme Allan et Plessy, ceux qui ne sont pas "dans le mouvement", comme dit l'argot boulevardier, s'étonnèrent quelque peu. En effet il y a bien des années que le nom de la jolie femme et de la charmante actrice est connu du public, bien longtemps qu'elle a commencé au théâtre une série de succès.

Et l'on s'étonnait qu'elle abordât ainsi la première scène du monde—il faut bien le reconnaître—et cela pour y tenir l'emploi des coquettes. L'étonnement n'a pas été de longue durée d'ailleurs; d'abord parce que l'artiste a prouvé à la rampe que rien ne lui manque pour ce répertoire, et ensuite parce qu'on s'est ravisé, et que la presse a rappelé l'âge auquel Montaland débuta: cinq ans, comme Déjazet, comme Léontine Fay, comme Nathalie, presque comme Rachel.

Tout compte fait, on a donc conclu que la nouvelle pensionnaire et prochaine Sociétaire, sans doute, de la Maison de Molière, est loin encore d'avoir à "réparer des ans l'irréparable outrage."

Il en est ainsi de Patti.

Bambine encore, elle chantait déjà; elle était citée comme une aube charmante; l'éclat radieux qu'elle devait jeter plus tard transparaissait à ce lever d'astre. Le plus bénédictin des chercheurs découvrirait malaisément la date à laquelle elle fit entendre sa première chanson. En layette, elle faisait déjà des trilles. Si bien que ceux qui ne la connaissent pas, pourraient s'imaginer que l'heure de la retraite a sonné pour elle, tant est étendue la liste de ses triomphes. Et quels triomphes! Que qui n'égala peut-être?.

Eh bien! je viens de la revoir encore, elle que j'ai vue à des périodes diverses de sa carrière, et avant de parler de son talent, je dois dire qu'elle a encore une fraîcheur de voix que lui enviraient bien des débutantes. Il se peut que quelques sons graisgne n'aient plus la même intensité qu'autrefois, mais le timbre d'or en est toujours là, mais le medium est aussi corné, aussi moelleux que jamais, et le registre grave a gagné en force et peut-être même en longueur.

Chacune des notes de cet instrument charmeur n'est pas seulement un son, c'est de la musique dans toute la poésie du mot, dans toute l'attraction de la chose.

Quant au talent, que puis-je en écrire sans me lancer dans des redites? Et cependant il faut bien vous en parler.

Je ne sais si le plaisir ressenti tout à l'heure fait que je m'abuse maintenant, mais il me paraît que la grande artiste est arrivée aujourd'hui à un sommet plus élevé encore.

Il y a trois ans qu'elle était à la Nouvelle-Orléans et je disais alors aux lecteurs de l'*Abeille*, que la cantatrice était devenue une tragédienne. Or, depuis lors, et suivant peu en cela les traditions, les négligences de la scène italienne, cette éloquence, cette puissance du jeu se sont développées en elle; l'artiste lyrique s'est ainsi complétée.

Et par bonheur elle reparaît encore lei dans ce rôle de Violetta de *La Traviata*, sauver la attentivement, suivez-la toujours et vous verrez à quel point l'action est multiple chez elle. Avec un art remarquable elle parcourt les phases diverses du personnage, et toujours c'est à la vérité qu'elle arrive, qu'elle se tient; et cela, en gardant à ses effets cette mesure qui est la caractéristique des élus de l'art, tandis que l'exagération est la ressource des artistes ratés, passez-moi le mot.

Au premier acte, c'est du brio, de l'esprit, de la coquetterie, sans afféterie cependant; c'est aussi cet amour qui, contre toutes ses résistances de mondaine, s'éveille en son âme, la possèdera et la tuera plus sûrement que le mal dont elle est atteinte.

Au second acte, quelle tendresse et quelle vigueur aussi dans le duo où elle voudrait écarter cette condamnation à mort dont la frappe la voix d'un père! Visage et accents y sont encore plus émouvants que les émouvantes plaintes, que les sanglots de l'orchestre.

Au troisième acte, analysez la scène de l'insulte interprétée par elle, et vite vous reconnaîtrez combien elle la fouille, quel drame elle y ajoute.

Quelle intelligente gradation d'effets, quel coloris! Suppliante devant celui pour lequel elle a broyé son cœur, elle l'implore du regard; muette pourtant, elle lui demande d'écarter d'elle l'outrage; l'insulte de tous, soit, mais de lui non pas.

Et quand la flétrissure est venue malgré tout, quel jeu de physionomie parlant, quelle douleur immense, qui se manifeste jusqu'au produit déchirante, par la seule expression du visage, jusqu'à ce qu'enfin Violetta terrassée tombe inanimée, succombant à tant de coups.

Ce grand mouvement de scène qui est bien à elle, vous laisse sous une impression des plus fortes, et cependant cette impression est peut-être encore dépassée par l'effet qu'elle trouve dans le duo du quatrième acte: *Parigi, o cara, noi lasceremmo.*

Elle est dans les bras de son amant, elle y fait encore un dernier rêve de jeunesse et d'amour; elle parle d'aller loin de ce Paris où elle a aimé et souffert, pour vivre, isolée, de la vie à deux, et au milieu de cette effusion suprême, un geste d'une simplicité extrême, une contraction de visage disent trop qu'elle sent sévir le mal auquel elle va succomber tout à l'heure.

Rien de plus poignant que ce détail qui n'est pas dépassé par la scène de la mort, si tragique cependant.

Tout cela est bien du drame lyrique; tout cela est de grande école, et, je le redis, double la cantatrice d'une actrice de haute portée.

Pardonnez-moi d'avoir insisté sur ce jeu si coloré, alors qu'il s'agit de Patti, un miracle du chant.;

Mais sur son chant tout a été écrit. Est-il utile de noter qu'elle a traversé ce rôle de Violetta en triomphatrice, qu'elle l'a sacrédé d'un bout à l'autre de tous les traits de la vocalisation; qu'elle a phrasé avec une largeur sans égale; que jamais sa palette ne fut plus riche, son colorie plus somptueux; que son chant était plus rayonnant encore que sa toilette scintillée, ruisselant de diamants; que pétillante, espiègle lei dans un brindisi, elle élève plus loin le sentiment à des hauteurs rarement atteintes, et vous tient le cœur serré, la poitrine haletante, les yeux mouillés, sous l'influence de ses phrases saisissantes de sensibilité, de passion.

A de tels effets la Patti a habitué le monde artistique dont elle est depuis si longtemps l'étonnement et l'orgueil. J'aurais vraisemblablement l'air de continuer La Palice si je vous répétais que nul ne porte plus loin l'art de nuancer, l'art de donner son plein sens à une phrase musicale; que ses trilles ont des ailes qui battent d'une façon incomparable, et que ses notes piquées sont non-seulement d'un fini irréprochable, mais encore gardent invariablement l'expression vraie.

Tout cela serait presque du pléonasme; tout cela est amplement compris, admis, quand le critique a nommé l'artiste: Patti; le talent le plus dégagé de clinquant, le plus sincère que je sache.

Succès immense.

M. Giannini a toujours une fort jolie voix, et il a reçu de la salle un accueil excellent. Néanmoins on n'est point dans *La Traviata* que je veux en parler. Ce rôle n'est pas dans sa nature. Je me bornerai à dire aujourd'hui qu'il a ou quelques jolis détails dans le duo déjà cité: *Parigi, o cara.*

M. De Anna s'est fait vivement applaudir dans les couplets de Sme note, dont l'oublie les paroles italiennes: *Lorsqu'à de folles amours.*

De jolies qualités dans cet instrument; le medium surtout a du charme, et l'artiste, quand il ne se livre pas à des porte de voix exagérée, en tire de fort jolis effets. Un peu défectueuse la partie grave.

Mlle Saruggia que j'avais oublié de citer hier, est un jeu mezzo-soprano qui tient très convenablement son modeste emploi.

Mme Malvina Cavalazzi a débuté dans le divertissement du troisième acte. Quelques vocalises—les danseuses ont aussi les leurs—lui ont vaiu de chaudes applaudissements. De la grâce et de la légèreté, quoiqu'elle soit haute en chair. Ce qui ne gâte rien, à mon sens. A coup sûr il ne faudrait pas rechercher chez les ballerines des rotondités trop accentuées, mais la masse gotte médiocrement celles qui sont tant et tant finettes qu'on dit d'elles qu'elles ont une fioriture de poitrine.

Mme Cavalazzi est au point.

La représentation d'hier a été troublée un instant, au dernier entr'acte, par une fausse alarme. Je ne sais comment on en est venu à penser qu'un commencement d'incendie s'était déclaré au théâtre. Le fait est que, durant quelques minutes, il y a eu grande panique et forte désertion.

Par bonheur, la frayeur s'est vite calmé et l'ouvrage a pu être achevé. Il fant plaindre les trop prudents qui avaient quitté la salle pour n'y plus rentrer.

Au cours de cette fugue, un monsieur faisant confusion, emportait mon pardessus. J'ai réussi à le ramener—le monsieur—à son sang-froid et à son pardessus.

Patti avait certainement mis le feu aux poudres, mais d'incendie, point.

Ce soir *Il Trovatore*. Mme Fursch-Madi y fera sa rentrée. Rentrée très attendue. Tous les souvenirs gardés d'elle parlent en effet et très haut en sa faveur. On me dit qu'ils seront dépassés par la cantatrice dont le talent a beaucoup grandi.

Mme Scalchi fera son début dans le rôle d'Azucena. Voix franche de contralto et cantatrice d'un sérieux mérite, me dit-on.

Les autres rôles seront chantés par MM. Cardinali, De Pasqualis, Manni, Rinaldini, Bielotto et Mlle Saruggia.

Demain la *Mireille* de Gounod.

—Je ne puis que féliciter M. Bidwell de la double bonne fortune qui lui advient, Patti et la troupe Mapleson, dans l'opéra italien au St-Charles, Mlle Aimée dans le vaudeville anglais au Grand-Opera-House. C'est une promesse à peu près certaine de la continuation d'une veine qui dure depuis deux mois tout au moins, et que lui méritent son esprit d'entreprise et les efforts qu'il tente chaque année pour faire passer devant le public de la Nouvelle-Orléans toutes les valeurs artistiques que peuvent posséder les Etats-Unis.

Néanmoins, qu'il me soit permis d'exprimer ici un vœu que forment avec moi bien des fidèles de l'Opéra. Il y a trois ans, en janvier 1882, lorsque Mme Patti visita la Nouvelle-Orléans, ce fût encore au théâtre St-Charles que chanta la grande artiste. Mais enfin à cette époque, le théâtre de l'Opéra possédait aussi un talent d'un ordre fort élevé, Mme Gerster, qui, pour se trouver dans un dangereux voisinage, le rayonnement de Patti, n'en fût pas moins son éclat. La compensation n'était sans doute pas entière; mais enfin la chosesavait son prix, son grand prix.

A cette heure il n'en est pas ainsi. L'Opéra est fermé, muet, sans aucune perspective de rénoventure pour cette saison; et triste, gravement blessé par des tentatives avortées, au milieu d'une période qui lui aurait valu au retour de splendeur, passagère tout au moins, si l'affaire avait été mieux entamée, plus vigoureusement conduite, il regarde le défilé de troupes de tous genres qui se déroule sur les trois scènes de M. Bidwell. Lui, le favori d'autrefois, n'est plus que le délaissé d'aujourd'hui.

Eh bien, j'exprime l'espoir que, l'engagement de Mme Patti terminé au St Charles, l'impresario songera à cet Opéra où bien des voix l'appellent, si j'en crois celles qui m'arrivent, à cet Opéra qui n'est point sans souvenirs pour Patti. J'imagine que M. Mapleson, en rendant un peu de vie à cette malheureuse scène française, tant et tant ballottée ces dernières années, y trouverait son compte, et c'est là l'unique cause déterminante dont je veuille parler. Dans une entreprise directoriale—l'une des plus lourdes qui soient—on ne fait pas de sentimentalité, on fait des chiffres.

Je ne suis pas éloigné de croire, aux lettres qui me sont écrites, que dans ce déplacement on atteindrait à nouveau un chiffre de recettes fort respectable.

Néanmoins il appartient aux amis puissants de l'Opéra — et ils sont nombreux — de décider dans ce sens l'action de M. Mapleson quand son contrat avec M. Bidwell aura été rempli. Pour obtenir ce résultat il serait vraisemblablement utile, nécessaire, que certaine sauvrance sonnante fût donnée au directeur. A ceux qui rêvent, qui veulent la renaissance du beau théâtre de la rue Bourbon, à se mettre en campagne, et à procéder à ce commencement de galvanisme. J'attends à l'œuvre ceux dont j'ai là sous mes yeux les communications. Il leur appartient de passer du projet à la réalisation.

J'écrivais dans l'ABEILLE de dimanche dernier, en parlant du concert auquel manquait Mme Patti, et qui se donnait au bénéfice de ceux qu'ont désolés, ruinés les récents tremblements de terre en Espagne:

"J'en ai comme un pressentiment, Patti viendra aussi prêter l'autorité de son nom à une autre soirée de ce genre et assurer un puissant secours à ceux qui souffrent tant. C'est une religion que l'art; il élève l'âme, il nous rend bons, compatissants. Le véritable artiste ne passe jamais devant une infortune sans en être touché, sans aller à elle et lui offrir son aide, si faible qu'elle soit."

Pour le coup je revendique très hautement mon droit d'auteur. Je suis heureux d'apprendre que l'idée par moi émise a fait son chemin; heureux de savoir que Mme Patti a été *entreuse*—passez-moi ce mot d'argot—et qu'elle est prête à collaborer à l'œuvre d'apaisement, de bienfaisance, elle fille de cette Espagne tant convulsée aujourd'hui, et où le soleil ne se couchait pas autrefois.

La charmante cosmopolite—cosmopolite, puisque le talent appartient à l'humanité entière—est prête, m'assure-t-on, à répondre à semblable appel. Vienne le consentement—indispensable, on le conçoit—de M. Mapleson, son impresario—et tout est dit.

S'il en était ainsi—et je ne conçois nul doute à cet égard—que pareille représentation se donne à l'Opéra. Là a commencé l'œuvre de charité, là elle doit s'achever.

—L'opéra-italien m'a jusqu'ici empêché de faire connaissance avec Mlle Aimée qui, prouvant une fois de plus que la haine séculaire de la France n'est plus qu'un souvenir, vient de passer à l'Anglais.

J'éprouve un vif regret de mon absence forcée. *Mam'selle* a produit un effet des plus accentués; chaque soir une foule considérable assiste aux boutades qui s'y poursuivent en deçà comme au delà de la rampe.

En deçà j'ai bien dit, car les acteurs sont autant dans la salle que sur la scène. Et cela n'est pas sans causer une surprise et parfois même scandale parmi le public américain, pris à l'improviste, peut-être, par ce genre de spectacle, que nous connaissons nous, de reste; familiers que nous sommes avec *Un Scandale, Les Folies Dramatiques, Le Bourreau des Crânes* etc.

L'écho des bravos qui chaque soir accueillent Mlle Aimée, me sollicite vivement; je verrai donc à faire, un de ces jours, quelque infidélité au répertoire italien afin de voir et d'entendre l'actrice parisienne décochant son vocabulaire anglais.

Quoi qu'il en soit, je constate un fait très significatif: deux de nos théâtres se disputent en ce moment la foule, en offrant pour *attraction* principale des artistes espagnol, italiens et français. Allons, décidément la race latine n'est pas encore morte.

A propos de race latine, voici venir à la Nouvelle-Orléans, l'orchestre mexicain—que l'on qualifie de "typique"—sans doute parce que chacun de ses membres porte le costume pittoresque, national du pays.

Je reçois le groupe photographié de ces dix-neuf exécutants et de M. Carlos Curti, leur maître, qui joint à son talent de chef-d'orchestre celui de xilophoniste. Tous exubérante de jeunesse; rappelons sous ce rapport la Estudiantina.

Une lettre de Mexico me parle de la façon la plus chaleureuse de cet ensemble—sous le double rapport du répertoire et de l'exécution.

Cet orchestre renferme plusieurs solistes de distinction, entr'autres, son chef M. Carlos Curti, violon solo; M. Figueroa, violon, premier prix du Conservatoire de Paris; Juan Curti, harpiste.

Avec ces artistes voyage Mme Linch, la reine de l'opéra-bouffe au Mexique; un talent très réel, m'affirme-t-on; jeune femme, et jolie comme le sont les Espagnoles quand elles s'y mettent: elles n'en finissent plus.

L'orchestre typique Mexicain est déjà en route; il donnera quelques concerts en chemin; néanmoins on peut s'attendre à sa prochaine arrivée à la Nouvelle-Orléans.

La lettre qui me porte ces divers détails m'annonce aussi que la troupe Grau a ouvert sa saison à Mexico, le 10 janvier, ainsi que je l'avais annoncé dans une de mes Causeries du dimanche.

Elle a débuté par *Mme Bonifacs*. Théo est venue, a vu, a vaincu. Du reste, succès pour la troupe dans son ensemble, par conséquent perspective pour M. Grau d'un résultat qui le dédommagera du krach de l'an dernier. L'abonnement est de 24 représentations.

L. PLACIDE CANONGE.

Opéra Italien.

Nous renvoyons le lecteur à nos colonnes d'annonces pour les spectacles de cette première semaine. On y verra que le programme est renouvelé chaque jour.

Ce soir *Il Trovatore*, avec Mmes Fursch-Madi, Scalchi, Saruggia; MM. Cardinali, De Pasqualis, Manni, Rinaldini, Bielotto.

Demain *Mireille*, second début de Mlle Emma Nevada. La fameuse Farandole sera dansée par Mme Cavalazzi et le corps de ballet.

ACADEMIE DE MUSIQUE—M. John T. Raymond paraîtra deux fois aujourd'hui—Matinée et Soirée—dans la plus heureuse des pièces de son répertoire: *For Congress*. Satire pleine de verve, où l'on trouve des portraits très vivants de personnages politiques contemporains.

Demanche, première soirée de M. W. S. Scanlan.

GRUNEWALD OPERA HOUSE—Ce soir Mlle Grace Hawthorne dans *Miss Multon*. Cette représentation sera la dernière de l'œuvre de Belot.

Demain: *Froufrou*.

GRAND OPERA HOUSE—Troisième représentation de *Mam'zelle*. Jamais Mlle Aimée ne déploya plus de talent que dans cette pièce dont les auteurs lui ont taillé un rôle qui met en relief toutes ses qualités. Toujours cet esprit, cet entrain que vous lui connaissez, et qui l'ont rendue si populaire aux Etats-Unis comme en France.

THEATRE FARANTA—Le cirque continue ses heureuses représentations; quarante sujets, dont quelques-uns de premier ordre, et une collection de splendides chevaux, admirablement dressés et montés.

Prix d'entrée, 10 cents.

DIME MUSEUM.—Il faut voir à ce Musée-Théâtre les Indiens de l'Amérique du Centre. Ce sont la types fort curieux et qui étonneront par la façon dont ils exécutent sur des instruments très étranges—un Xylophone nouveau entr'autres—une musique d'un caractère fort original. Nous rappelons au public que le Musée est riche en curiosités, en phénomènes de tous genres.

BAL.—Les billets se placent rapidement pour le Bal de la Société de Bienfaisance Française, qui aura lieu samedi prochain au théâtre de l'Opéra.

On sait l'excellente composition de cette Association; elle est de celles qu'il faut encourager de tous ses moyens, car fondée pour le bienfait, elle remplit dignement sa mission.

Le profit de ce Bal Annual est destiné à sa caisse; pas un Français ne voudra manquer à ce rendez-vous. Occasion de contribuer à une œuvre de patriotisme, d'humanité; occasion aussi d'un plaisir, car tout annonce une fête brillante.

—Les trois mets favoris des Chinois sont: les ailerons (les nageoires) de requins, les nids d'hirondelles, et le trépang.

Les nageoires du requin cuites dans du bouillon sont cartilagineuses et ont le même goût que les oreilles d'une tête de veau bouilli. "Les ailerons de requin sont un met beaucoup trop cher pour être à la portée des petites gens, et on ne les voit guère figurer que sur la table des Crésus jaunes, assure-t-on, mais les nids d'hirondelles et les trépangs."

Des chasseurs imprudents ayant complètement détruit les salanganes (hirondelles de mer) qui construisaient les nids célèbres, les négociants de Canton et de Pékin, sont obligés d'aller maintenant chercher ceux qu'ils vendent aux gourmets, aux Philippines et à Bornéo. Mais les chinois, avec leur talent d'imitation, sont parvenus à fabriquer de faux nids d'hirondelles. M. Jametel dit qu'il est impossible de les distinguer des vrais.

Le troisième mets favori des Chinois le trépang—ou holothurie—possède avec ses deux concurrents, les ailerons de requins et les nids d'hirondelles, le grand avantage d'être d'un prix fort élevé.

Aussi là-bas ne recule-t-on devant aucun sacrifice pour se procurer, même pour son pesant d'or, cette exquise nourriture, qui joint à un goût délicat la précieuse qualité d'assurer, à ceux qui en mangent une nombreuse postérité.

Malgré les nombreuses cuisines auxquelles on peut souvent s'habituer, il est bien difficile de manger en entier un trépang, tant la chair visqueuse de cet animal, qui ressemble à une grosse limace, vous répugne.

Cet aphrodisiaque—que le lecteur nous permette pour une seule fois d'appeler la chose par son nom—est si recherché sur les côtes de la mer Jaune, qu'il est très difficile d'en trouver maintenant dans ces parages. Ceux que l'on consomme aujourd'hui, dans les grands restaurants de Pékin et de Canton, viennent des pêcheries d'Australie ou des îles Mariannes, ce qui augmente singulièrement leur prix.

THEATRE ST-CHARLES

Troupe d'Opéra de Sa Majesté.

DEUX SEMAINES SEULEMENT

Mme FURSCH-MADI.

Ce soir, Mercredi, 28 janvier,

Il Trovatore.

Signors Cardinali, De Pasqualis, Manni, Mme Scalchi et Mme Fursch-Madi.

MLLE EMMA NEVADA.

Mme SCALCHI.

Demain soir, Jeudi, 29 janvier,

Mireilla.

Signors Vicini, De Anna, Cherubini, Mlle Stalbach, Mme Scalchi et Mlle Emma Nevada.

Mme Adelina Patti

Mme SCALCHI.

Vendredi, 30 janvier—Sonnambula.

Signors Sarbelini, Cherubini, De Vaschetti, Arabec.....Mme Scalchi.

—ET—

Sémiramide.....Mme PATTI.

Samedi, Matinée, 31 janvier—Lucie,

Signors Giannini, De Pasqualis, Sarbelini, De Vaschetti et Mlle Emma Nevada.

Samedi soir, 31 janvier—Ernani,

Signor Cardinali, De Anna, Cherubini, De Vaschetti et Mlle Dotti.

Lundi, 2 Février—Lucrezia Borgia.

Maffio Orsini.....Mme Scalchi
Lucrezia Borgia.....Mme Fursch Madi

Orchestre complet, Chœurs et Ballets.

PRIX D'ENTRÉE POUR CE SOIR.

Parquet et Dress Circle	$3 00
Family Circle (trois premières rangées)	2 00
Family Circle (autres rangées)	1 50
Gallery	50
Entrée générale	1 00

Avis spécial.

Le bureau de location sera ouvert au Théâtre St-Charles tous les jours de 9 à 5 heures.

28 janv—1f

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

La cloche de la Liberté, placée hier dans la galerie des machines du *Main Building*, a été l'objet de l'attention de plusieurs milliers de visiteurs. Ce glorieux vestige de nos temps héroïques a les proportions d'une campanile moyenne, à peine 3 pieds de haut. La vasque évasée porte la sombre couleur des siècles et sur la partie cylindrique du haut se lit une inscription qui atteste qu'elle a été fondue en Angleterre en 1752, "par ordre de l'assemblée provinciale de Pennsylvanie pour le palais d'Etat de Philadelphie". Arrivée au mois d'août de cette année-là, cette cloche eut au mois de septembre une fêlure, consécutive du poids exagéré du battant. Elle fut alors refondue en 1753 par les fondeurs Pass et Stove.

Son diamètre est de cinq pieds à la base et son épaisseur de 3 pouces dans la partie la moins remplie. Son poids est de 2080 livres. Auteur de la couronne se lit cette inscription biblique:

"*Proclame la liberté à travers le monde jusqu'aux habitants les plus éloignés. Lévitique XXV. Verset X.*"

Cette inscription de la cloche eut la valeur d'une prophétie. Le 8 juillet 1776, en effet, elle fut mise en branle pour proclamer l'indépendance des treize colonies. Plus tard, le 8 juillet 1835, quand on lui fit sonner le glas funèbre du président de la cour suprême, John Marshall, sans aucune violence, sa cloison se fendit et sa grande voix demeura silencieuse pour jamais. On essaya de la réparer en coulant du bronze dans cette crevasse, mais ce fut sans aucun succès. Depuis elle a été conservée comme relique historique et est demeurée dans le monument de l'Indépendance à Philadelphie, jusqu'à ce jour où la ville de "l'amour fraternel" l'a prêtée pour trois mois à l'Exposition Universelle de la cité du Croissant.

Cette cloche est aujourd'hui décorée de bouquets d'immortelles et suspendue à un appentis de chêne placé sur un wagon découvert, relié à une voiture qui sert de quartier-général à l'escorte de sûreté, composée de 3 agents d'élite de la police de Philadelphie. Ces trois gardes-du-corps sont des hommes superbes et leur stature élevée (6 pieds et demi environ), témoigne du cas que fait de cette relique historique la municipalité philadelphienne qui nous l'a prêtée.

Sur la base de la charpente qui soutient ce bronze, se voient deux mains enlacées avec cette inscription de fraternité désormais éternelle: "Philadelphie à la Nouvelle-Orléans." C'est aujourd'hui à 2 heures, suivant la promesse qu'en a faite le Président E. A. Burke, que doivent avoir lieu dans la salle de concert du *Main Building* les cérémonies de présentation de ce glorieux vestige de la guerre de l'Indépendance.

Le convoi de cette fameuse cloche de la Liberté occupe dans la galerie des machines un emplacement auquel le hasard a donné une touchante coïncidence. Cette relique du temps de la lutte pour l'indépendance du peuple américain est précisément stationnée à l'extrémité de la galerie de Belgique, c'est-à-dire auprès de l'exposition d'un glorieux petit peuple qui, lui aussi, a arrosé de son sang la conquête de son indépendance en 1832—en y mêlant également une proportion notable du généreux sang français, tout comme les contemporains de Washington et de Lafayette en 1780, ce qui double la coïncidence.

On nous pardonnera ce lyrisme dans une étude quotidienne des merveilles de l'Exposition, qui ne rise pourtant que à être descriptive. Mais, nous aussi, nous avons dû sacrifier à l'émotion du jour. En pénétrant dans le département belge, M. Prosper Lamal, l'habile installateur général, nous assure que cette semaine verra la fin de ses travaux d'agencement. Il pense d'ici huit jours faire l'ouverture officielle, avec toute la pompe que réclamera l'inauguration de la galerie de cette vaillante petite nation industrielle.

Nous glanons cependant quelques notes pour tenir nos lecteurs au courant des progrès accomplis. L'extrémité Ouest de cette section, où nous avons déjà signalé l'exposition de la grande usine de Séraing, est spécialement affectée à l'industrie métallurgique. Nous voyons s'installer les trois des forges et laminoirs de Régnier près de Hoy, puis des usines et haute fourneaux de Mariemont. La décoration qui clôt cette partie du département belge est une façade ébène et or, décorée de petits trophées du pavillon national.

A côté se trouvent les expositions de céramique et de vaisselle émaillée de Bruxelles. Nous voyons des poteries de faience bleue et blanche, d'une décoration sobre, sans trop de recherche luxueuse, mais qui n'en constituent pas moins des ornements de très bon goût. Sur une autre étagère, on voit installer des objets d'art en bronze et en cuivre ciselé et repoussé. Il y a des plats métalliques qui sont des Téniers et des Van Ostade en relief, c'est-à-dire dont les objets sont tirés des scènes populaires de l'école flamande. Quelques bouliers, aux allures plus pompeuses, sont ornés de scènes historiques ou mythologiques, tirées des grandes toiles de Rubens. Il faut noter aussi quelques reproductions de cuisses et de cuirasses du temps de la lutte des Gueux.

Nous remarquons en outre une haute vitrine de statuaire religieuse de fort bel aspect, et qui rivalisera avec succès avec les exhibitions de même nature placées dans la section française. Il faut parler aussi des armoires vitrées qui contiennent les dentelles de Malines, lesquelles attireront l'attention du public par leur richesse et leur feuillis idéal et gracieux. Nous voyons ces dentelles fines et légères se détacher nettement sur une pièce de soie rouge et tapissant de leur trame élégante et perlée la tenture un peu crue du fond.

Il y a encore à noter en tête de cette galerie, une belle exposition de glaces qui sera d'une grande attraction. Les glaces de Jumet ne sont pas impropres-bles. Tous les cadres ne portent peut-être pas l'empreinte d'un goût sobre et discrètement calculé, cependant nous en avons remarqué quelques uns ébène et cuivre ciselé, genre Renaissance, qui contrasteraient fort à cette exhibition de glaces très largement représentée.

Citons encore un mur tendu de quatre tapisseries de haute lice de Bruxelles, ayant chacune une surface de 15 yards carrés. Celle du milieu d'un fond bleu velouté est ornée de deseins à la fois riches et discrets qui ressortent avec relief. Au toucher, la moquette donne une chaude sensation de douceur et de confortable épaisseur.

La période d'élaboration de cette galerie touche à sa dernière phase. Lorsque tout y sera installé, l'Abeille en donnera, avant tout autre organe, le tableau d'ensemble, scrupuleusement étudié.

—Nous devons signaler à côté et dans la section russe, une pyramide de vases et d'écuelles rustiques, en bois, comme celles dont se servent les *moujiks*, et qui par leurs tons rouges et dorés donnent de loin une note éclatante. A part leur décoration, ces vases de toutes dimensions ne sont pas autrement remarquables. Au contraire, ils semblent accuser l'état d'enfance où doit être l'industrie des poteries et des faïences dans cette contrée à laquelle la terre silicouse ne fait pourtant pas défaut. C'est là, peut-être, une remarque que nous suggérons à bon droit aux exportateurs de faïenserie.

Exposition Universelle de l'Industrie et du Centenaire du Coton.

Cérémonies du jour.

Eu égard aux préparations hâtives que nécessite le départ du comité de Philadelphie, le Bureau de Direction de l'Exposition saisi cette occasion pour inviter les membres suivants à assister au transfert formel de la Cloche de la Liberté par les représentants du gouvernement de la ville de Philadelphie aux autorités de la ville de la Nouvelle-Orléans:

Bureau des exposants de l'gouvernement des Etats-Unis.

Commissaires des Etats-Unis,

Commissaires Etrangers,

Consuls Etrangers,

Officiers de l'Armée des Etats-Unis,

Officiers de la Marine des Etats-Unis,

Officiers des Armées de Pays Etrangers,

Officiers de Marine des Pays Etrangers.

Les Autorités du Gouvernement des Etats-Unis,

Les Autorités d'Etat,

Les Autorités de ville.

"Mary Commandery" de Philadelphie,

Officiers des Bureaux Commerciales,

Officiers du Trade Union.

Officiers et Membres de la Milice d'Etat et visiteurs,

Et tous ceux désirant participer à cette cérémonie patriotique.

La cérémonie aura lieu dans le Music Hall du Main Building à 2 heures, et les membres sont requis de se réunir au bureau du Directeur-Général, Main Building à 2 heures p. m. précises.

E. A. BURKE,
Directeur-Général.

28 jan—1f

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 28 janvier 1885.
Température.—Temps généralement plus froid et partiellement couvert, avec neige.

Température du 27 janvier 1885

Thermomètre de J. DURAND, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	42	5½
Midi	60	15½
3 P. M.	62	16⅔
6 P. M.	57	14

Nlle-Orléans, Lun, 27 janv. 1885, 2:06 p m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Mobile	54	Louisville, Ky	47
Augusta, Gla	57	Memphis, Tenn	50
Corsicana, Tex	57	Mobile, Ala	58
Cairo, Ill	42	Montgomery, Ala	60
Chattanooga, Tenn	57	Nashville, Tenn	49
Cincinnati, O	32	New Orleans, La	64
Davenport, Iowa	5	Omaha, Neb	—
Dubuque, Iowa	2	Pittsburgh, Pa	11
Galveston, Texas	66	Savannah, Gla	56
Indianola	64	Shreveport, La	50
Keokuk, Iowa	4	St-Louis, Mo	11
Key West, Fla	61	St-Paul, Minn	6
La Crosse, Wis	4	Vicksburg, Miss	61
Leavenworth, Kas	12	Yankton, D. T	3

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCES.

Inscrits au bureau de santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Charles K. Wolf à Mme veuve Amanda Carf
Léo Manado à Mlle Elizabeth Bailliquet
George Nagel à Mlle Mary A. Fortosa.
Jos W. Tenny à Mlle Marie Louise Catherine Alwilda Mai de Fontenay;
John Osborn Baker Ross à Mlle Jessie E. Barry.
John Christenson à Mlle Martha A. Wilson;
John Gillespie, jr., à M le Catherine Diehl;

Naissances.

Mme Ernest Bentin un garçon;
" Chas B Hanabrecht, une fille;
" George Bitterwolf, un garçon;
" Louis Poli, une fille;
" Wm Cook une fille;
" Ernest D. Keyl, une fille;
" Samuel W. Reed, une fille;
" George H. Barron, une fille;
" Alfred F. Marshall, un garçon;
" John H. Frye, un garçon;
" James Henderson, un garçon;
" Wm H. Weakter, un garçon;
" Severin Schill, une fille.

Décès.

Stella E. Brown, 17 mois 27, rue Valette, Algier.
Mlle Ernestine Scott, 24 ans, 124 rue Laurel;
Francis Macias, 55 ans, rue Law, près Ravas.
Susan Wilson, 90 ans, 93 rue Marigny;
Mme veuve Mary A. Graff, 99 ans, 17 rue Toulouse;
Annie Quinlan, 9 ans, 7 1/2 rue Chippewa;
Jean G. Bollinger, 3 ans, paroisse Jefferson;
Daniel Smith, 5 mois, 166 rue Rue Anne;
Rl se J. Ford, 30 ans, 214 rue Commune;
Walter Heffron, 60 ans, Louisiana St-Street;
Natalie H. Wilson, 5 ans, Galveston, Texas
Bertha Dersey, 2 semaines, 179 N. Derbigny;
Lucien J. Courtault, 50 ans, 186 1/2 rue Fort.

Voyageurs arrivés.

HOTEL DENECHAUD.

Jh C Poisdexter, Miss J T Smithers, Cincinnati, Ohio; Howard & Shepard, do; Jules Vanner, do; S H Omlette, Boston; Geo T Mather, do; A Street et femme, Ohio; C E Wood et femme, do; Henry Stelling, Philadelphie; Martin Costa, do; Anthony Charles, Newark, N J; O Rutledge, do; M Q Cole, Water Valley, Miss; Jean Gaishal, Bayou Lafourche.

Cour Civile de District.—Les successions de Jacob Kissinger, de Caroline Hermann, son épouse, et de Charles Cooper ont été ouvertes.

Strauss & Cie actionnent la Banque d'Epargnes "Island City." Ils demandent la séquestration d'un immeuble à Galveston, dont elle a cédé les titres à la Banque Nationale de la Nouvelle-Orléans en paiement d'une réclamation de $31,000.

W. H. H. Judson demande que l'annotateur des hypothèques lève une hypothèque pesant sur une propriété immobilière à lui appartenant.

B. & W. Croner actionnent Mme J. C. Davidson en recouvrement d'une somme de $130.

Arrêts prononcés.

Par le juge Rightor—James Grennon vs Samuel B. Merwin—Pétition de refuser la séquestration, écartée.

E. C. Paisoux vs la Compagnie de Raffinerie des Planteurs—Jugement en faveur de la défenderesse.

J. C. Thompson & Cie vs Louis Faenach—Jugement en faveur des demandeurs, décrétant que ces derniers soient maintenus en possession de la propriété en litige.

Cour Criminelle — Section A — Juge Roman—Paul Williams a été trouvé coupable, hier, de blessure sur la personne de James Thomas. Le tribunal a différé à un autre jour le prononcé de sa condamnation.

Les plaintes déposées contre James Bertrand et Henri Miller ont été retirées.

Section B—Juge Baker—

Toute la journée d'hier a été consacrée à l'instruction du procès de Thomas J. Ford et de ses co-accusés.

La Grand Jury a interrogé hier MM. Osmond, Zeunick, Bonner, O'Neil et Billy Mack, témoins dans l'échauffourée qui a eu lieu il y a quinze jours dans les bureau de la *Mascotte*.

Cour du recorder Sambola—A. T. Donovan, Robert Bell, Charles T. Nunnelly, Sara Hacks, Nora Taylor, Ro ss Washington, Virginia Reed, Edouard Kelly et W. J. Gilmore ont tous payé des amendes variant de $5 à $25 pour infractions aux ordonnances municipales.

Conseil municipal — Sous la présidence du Maire, nos conseillers municipaux ont tenu séance hier soir.

Les questions à débattre n'étant pas très nombreuses, cette séance d'hier n'a pas été d'une aussi longue durée que celle de la dernière semaine.

Toutes les communications en la possession du secrétaire de l'assemblée ont subi lecture; en voici la nature:

—Le rapport du Trés